

FRANCHE-COMTÉ Environnement

« Levez la main ceux qui savent planter de l'eau ! »

C'est par cette injonction que Philippe Benoît du Rey commence ses conférences, dont la première a eu lieu à Rigney (25). Invité à intervenir devant des paysans, le créateur de l'entreprise Tocrop, commercialisant des produits suisses, a développé quelques méthodes anti-sécheresses, fruit de son expérience dans le monde entier.

« Si je commence une réunion en disant "Levez la main ceux qui savent planter du blé !", tous les agriculteurs lèvent la main. Mais lorsque j'enchaîne en demandant : "Et ceux qui savent planter de l'eau ?" Là il y a un énorme silence », explique Philippe Benoît du Rey. Et cela n'a pas manqué, dernièrement à Rigney, où le patron de l'entreprise luxembourgeoise Tocrop, qui commercialise « des solutions écologiques Swiss made » était venu tester son propos sur les techniques de lutte contre la sécheresse.

« Les gens n'ont pas compris que l'eau se cultive », enchaîne-t-il, volubile. « On peut la perdre par évaporation, par ruissellement ou par infiltrations profondes... Mais on peut aussi la stocker. Car l'eau, c'est comme le sang dans un corps humain ou la trésorerie dans une entreprise : quand elle fout le camp de partout, l'organisme meurt. »

La gestion de l'eau. Une question de plus en plus cruciale en raison des évolutions climatiques. D'où le fait que celui « qui exploite également dans le centre de la France une ferme modèle en termes de biodiversité », souhaite partager les réflexions et solutions en la matière, glanées au fil de ses expériences,

en Namibie notamment. « L'idée est de donner une structure et des méthodes pour mécaniquement, organisationnellement ou à l'échelle d'un bassin-versant, penser sa ferme par rapport à l'économie d'eau », poursuit-il.

« Car si les agriculteurs retiennent l'eau au plus près de là où elle tombe, on limite les flux en aval, l'eau percole au maximum et alimente les sources en été. C'est ainsi qu'en Inde, ils ont fait revivre sept rivières. De même, je connais bien la Namibie où je travaille avec un groupe d'universitaires. Après avoir constaté que 36 % de l'eau de pluie ruisselait dans le pays, ils ont mis en œuvre des techniques de terrasses, selon les courbes de niveau, et ils commencent à avoir davantage de pluies, car l'eau qui s'évapore crée des différences de pression qui ont un effet aspirant pour les nuages chargés d'eau. »

« Nous disposons de solutions naturelles mais, comme d'habitude en France, on croule sous la paperasse »

Ce rappel effectué, il se lance dans les calculs : « La moyenne de ruissellement des eaux de pluie en Europe de l'ouest est estimée à 30 %. Quelqu'un qui a une ferme de 180 ha, dans une région comme la Franche-Comté où il pleut 900 mm par an, peut parvenir à économiser 270 mm par an s'il réussit à arrêter le ruissellement avec des terrasses, des infiltrations, etc. Multiplié par 180 ha, on est presque 500 000 m³. Or, les fameuses bassines qui font polémique et ont créé récemment des échauffourées, c'est 400 000 m³ dont



Selon Philippe Benoît du Rey, « les gens n'ont pas compris que l'eau se cultive. On peut la perdre par évaporation, par ruissellement ou par infiltrations profondes... Mais on peut aussi la stocker. » Illustration ER/M.D.

« Des petits trucs qui permettent d'optimiser »

Quant aux cultures ? « Plantez des maïs vers le Sud, vous aurez une évaporation maximum », souligne Philippe Benoît du Rey. « Mais si vous plantez par le travers, Est-Ouest, la première rangée fait de l'ombre à celle de derrière, le sol est toujours à l'ombre et vous avez moins d'évaporation. Vous avez aussi certaines variétés de blés dont les feuilles, plus larges et tombantes qui projettent plus d'ombre au sol et limitent l'évaporation. Ce sont autant de petits trucs qui permettent d'optimiser une ferme. Et seulement après on peut continuer avec la chimie, la mécanique, etc. mais de manière plus intelligente, car revenir aux fondamentaux lui aura fait gagner de l'argent tout en apportant un service global à la communauté. »

40 % vont s'évaporer. Il y a de quoi lancer un débat de société, non ? »

Et d'imaginer déjà : « On pourrait déplacer des subventions liées aux renforcements des routes et des ponts pour amortir les crues vers le monde agricole, avec un paiement pour retenir et stocker l'eau. »

Bref ? « Nous disposons de solutions naturelles utilisées ailleurs, mais comme d'habitude en France on croule sous la paperasse alors qu'un agriculteur bien formé fait beaucoup mieux pour beaucoup moins cher, tout en améliorant la qualité de la société entière. »

Pierre LAURENT

« Mettre en œuvre des mesures d'atténuation » pour faire face au changement climatique

Didier Tourenne, ingénieur agronome à la Chambre d'agriculture, travaille avec les agriculteurs pour adapter leurs pratiques au changement climatique. Notamment sur l'herbe et les fourrages, matière première indispensable de l'AOP comté.

Les prairies et le fourrage représentent l'alimentation majeure des vaches du lait AOP, comment les éleveurs appréhendent-ils ces épisodes de sécheresse qui se répètent ?

« Face au changement climatique, il va falloir mettre en œuvre tout une série de mesures d'adaptation et d'atténuation. Parmi celles-ci, il y a la production d'herbe et de fourrage tout au long de l'année, notamment en période estivale. On réfléchit avec les agriculteurs autour d'un programme élaboré à l'échelle du massif du Jura. On a constitué un catalogue de trente pistes d'adaptation concernant les bâtiments, la gestion du troupeau, le parcellaire, les prairies, les cultures fourragères... On a par exemple comme alternative les cultures dérobées estivales qui peuvent être semées chez des céréaliers après la récolte des céréales. Plutôt que de laisser la parcelle nue, on va semer un couvert qui a des propriétés fourragères qui pourra être fauché ou pâturé par des animaux. »



Permettre aux vaches de pâturer tout en stockant suffisamment de fourrages pour l'hiver, un enjeu majeur pour les éleveurs de la zone AOP. Photo ER/Ludovic LAUDE

Le séchage en vrac du foin est un autre exemple ?

« Les agriculteurs équipés ont la possibilité d'aller récolter du fourrage en début et en fin de saison. Typiquement cette année. On a eu dans le haut 400 mm d'eau et 200 mm en zone basse, avec une pousse de l'herbe qui relève du miracle car on avait des sols tellement desséchés qu'il fallait des quantités d'eau énormes pour réhumidifier les sols et relancer la machine. Ce qui n'a pas fonctionné en 2018 parce que la pluie est arrivée en décembre.

Ni en 2019 et 2020, car la pluie est arrivée fin septembre début octobre, donc trop tard. »

Il n'y a donc pas de règle absolue, faut-il réfléchir à d'autres pistes d'adaptation ?

« Oui, celle de la luzerne par exemple, une culture traditionnelle et rationnée, une légumineuse riche en azote et protéines, pluriannuelle. Cet été, les seuls champs que l'on voyait encore verts étaient ceux de cultures dérobées estivales du sud, soit de la luzerne. L'autre moyen de sécuriser son stock fourrager est d'avoir des prairies naturelles ou artificielles en bonne santé. On peut gagner 20 à 30 % de stock fourrager. »

Cela implique de bien connaître l'agronomie de ses prairies...

« Jusqu'à très récemment, l'herbe poussait toute seule, car le climat était favorable. Mais aujourd'hui, pour diverses raisons, il se peut que l'herbe pousse plus ou moins bien selon les parcelles. Il va falloir être de plus en plus vigilant, rigoureux par rapport à ces pratiques. C'est aussi le rôle de la chambre d'agriculture que d'accompagner les agriculteurs. »

Recueilli par Éric BARBIER

